

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

TIFLIS

IMPRIMERIE MNATZAKAN MARTIROSIANTZ
MICAÏLOVSKY PROSPECT

Les manuscrits, dessins, photographies déposés ne sont pas rendus. Les droits de reproduction des gravures et de traduction des articles publiés par LE CAUCASE ILLUSTRÉ sont expressément réservés

04M36840
2025000335

MAGASIN ANGLAIS

GAMBRILL & WILLIAMS

28, Grande Morskaïa, 28

St-Petersbourg

TAILLEUR ANGLAIS

pour hommes et pour dames

ACCESSOIRES POUR LAWN-TENNIS

CONFECTIONS
pour dames,
PRÊTES et SUR COMMANDE
PARFUMERIE
ANGLAISE ET FRANÇAISE
PAPETERIE
CHEMISES
TROUSSEAUX

ÉTOFFES DE LAINE
châles
PLAIDS
MOUCHOIRS de POCHE
BONNETERIE
Gants anglais
LINGERIE

Catalogue et échantillons envoyés franco sur demande



POUR LES COMMANDES A FAIRE AUX
GRANDS MAGASINS DU LOUVRE
DE PARIS

GRANDS MAGASINS
DU
LOUVRE
les plus vastes du Monde

S'adresser à
M. MAURICE HESSE
„A LA VILLE DE LYON“

Paris

Seul représentant des **GRANDS MAGASINS DU LOUVRE** de Paris
22, Perspective Nevsky, 22
SAINT-PETERSBOURG

საქართველოს
პუბლიკისტიკა

LE CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 11

1899-1900



Nonne géorgienne

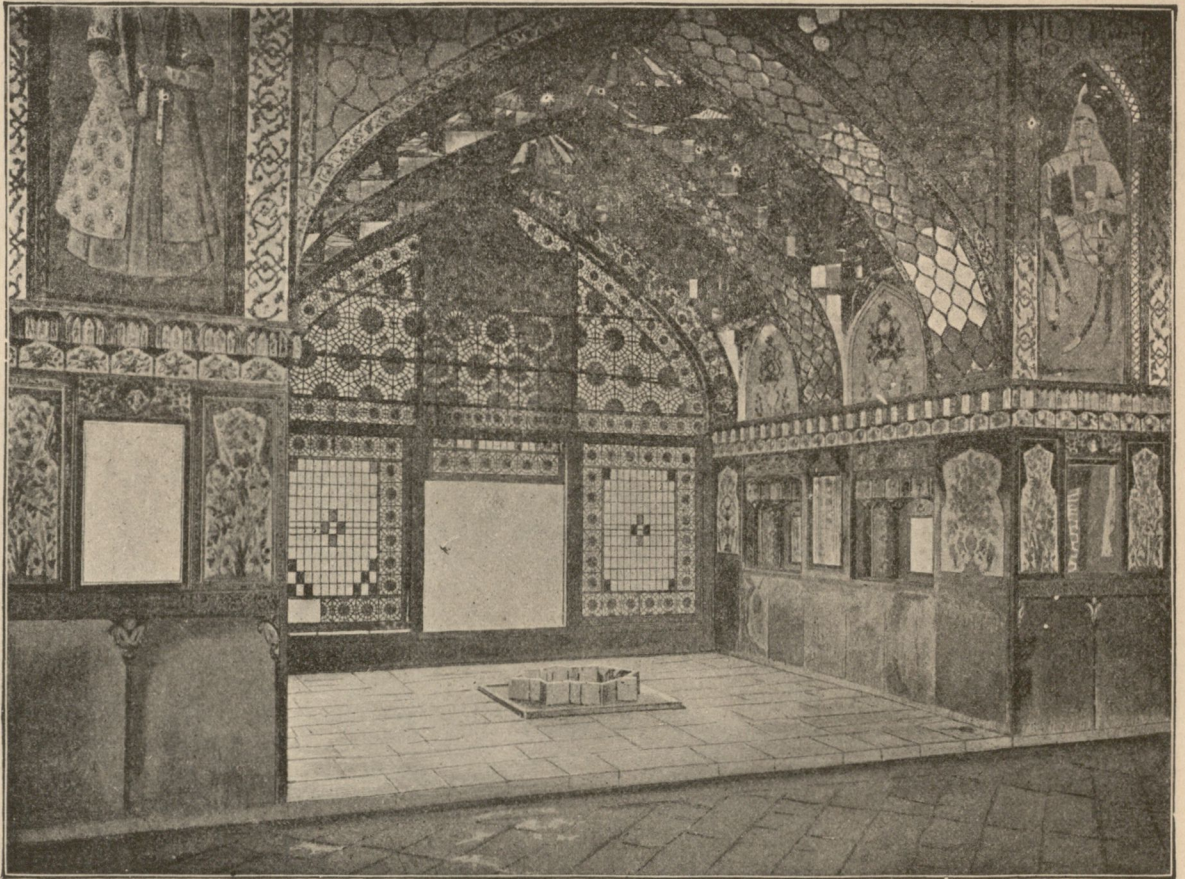
საქართველოს
პუბლიკისტიკა
თბილისი

6275

É r i v a n

Le nom d'Erivan comme forteresse et comme gros bourg est mentionné par les historiens dès le VII^{ème} siècle. En 1577 et 1582 Erivan fut pris par les Turcs et repris par eux à grand'peine sur les Persans. Schah-Abbas ne put s'en rendre maître en 1605 qu'après un siège de six mois. Retombée de nouveau entre les mains des Turcs en 1635, cette ville fut plusieurs fois assiégée par les rois de Géorgie, notamment en 1780 par Héraclé; elle résista en 1804, au prince Tsitsianoff, et depuis 1825 elle est restée au pouvoir de la Russie.

Excepté dans le nouveau quartier russe, où quelques larges voies ont été percées, la ville a conservé la physionomie persane. Toutes les rues se ressemblent, enfermées qu'elles



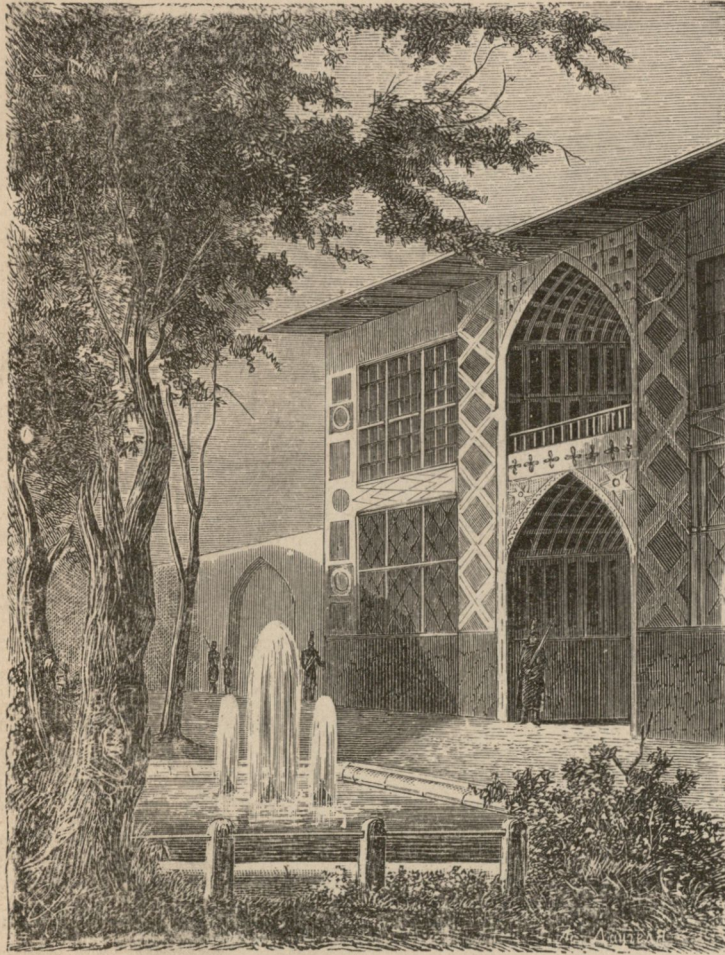
La salle des glaces du palais des Sardars

sont entre de longs murs en pisé gris dérobant la vue des maisons et des jardins. Le *mardan*, place voisine du bazar, est un des endroits les plus animés. Une mosquée avec son minaret, recouvert de briques émaillées de diverses couleurs, est un bel échantillon de l'architecture persane. Une autre mosquée est dans l'enceinte de la vieille citadelle, au bord de la Zanga. On peut juger de la magnificence passée des khans d'Erivan, résidence favorite de Hussein, par la salle des glaces du palais des Sardars. D'une des grandes fenêtres on jouit d'un splendide panorama et d'une vue superbe de l'Ararat.

J. M.

N o u k h a

D'Evlake, station du chemin de fer transcaucasien, on passe la Koura; après une plaine n'offrant rien de curieux, on entre dans le village tartare Kaldani. Franchissant à gué l'Alzégaine, on traverse encore une plaine pendant six verstes, et, gravissant un monticule aride



Le palais des khans à Noukha

que l'on redescend jusqu'à Khanabatli, on se dirige vers Tchamakly. Jusqu'à Chouchemine, station jadis fortifiée, incendiée en 1883, on parcourt une route assez pittoresque à travers des montagnes de sable d'un effet bizarre, le lit d'un torrent et quelques hauteurs. Jusqu'à Epékli on longe les villages du Grand et du Petit-Daana; à gauche, un assez grand lac d'eau salée dont les herbes et les plantes aquatiques servent à faire de la soude d'assez mauvaise qualité. Après le pont de pierre jeté sur le Tacharetchaï, on atteint Djafarabath. Près de là est la magnifique jardin de l'ancienne résidence des khans. Par Tacha-Boularki on entre dans le faubourg de Noukha nommé Kichlar.

La ville, en amphithéâtre est assez mal bâtie, sale, et paraît assez grande grâce aux nombreux jardins qui s'y trouvent. Dans la forteresse, construite en 1765 par Houssein, est l'ancien palais des

khans, décoré de fresques fort abimées aujourd'hui. Il sert de résidence au gouverneur et aux notabilités-de passage. Une vieille chapelle arménienne qui est à Kiche, à quatre verstes de la ville, est un lieu de pèlerinage assez fréquenté. Le commerce de Noukha était jadis très importants. En 1851, il s'y vendait 21.000 pouds de soie; mais, depuis la maladie des vers, en 1862, cette branche de revenus semble avoir diminué.

J. M.

Le costume au Caucase



Arméniennes d'Akouliss

Adieux à la mer Caspienne

„Je courais le long du rivage, rapide comme le vent, m'abandonnant aux caprices de mon fougueux coursier.

Place! place! les étincelles volent, la poussière tourbillonne, les alentours disparaissent.

Comme il est doux d'avoir les ailes de l'oiseau, de voler aussi vite que la pensée! Comme le cœur se sent léger en franchissant l'espace et en avançant le temps! Quel enivrement dans la vitesse! Quelle poésie dans cette course où la Création disparaît! Quelle volupté, quand le souffle nous manque comme dans une extase d'amour!

La vitesse c'est la force; la force mécanique de tous les siècles, la force morale du nôtre.

En avant donc, mon bon coursier du Karabak! Ah! tu veux te débarrasser de moi! Ah! tu m'emportes! Prends le mors aux dents, cabre-toi, bondis; si sauvage que tu sois, je trouverai un animal plus sauvage que toi encore et qui te domptera aisément.

Et le vent au visage, l'œil ardent, les lèvres serrées, je dirigeai mon cheval du côté de la mer.

Avez-vous vu quelquefois le tonnerre tomber dans les flots? Pareil à lui, mon cheval s'arrêta, je devrais dire s'éteignit au milieu des vagues, effrayé de leurs mugissements. Comme un troupeau de chevaux sauvages, les flots s'élançaient sur lui, abandonnant leur crinière d'écume au vent, et puis ils s'éloignaient comme effarouchés, et lui les regardait s'approcher et fuir avec son grand œil noir, étincelant, étonné, intimidé et défiant. Il ouvrait ses narines fumantes, il aspirait l'odeur de ces cavales inconnues, et chaque fois qu'une vague se brisait sur sa poitrine, il secouait la tête pour se débarrasser des gouttes d'écume qui ruisselaient sur ses oreilles et sur sa crinière, frappait le sable de son sabot ferré, et montrait les dents, prêt à mordre ses insaisissables agresseurs; et moi je caressais son cou arqué, et peu à peu il se tranquillisait, frémissant toujours cependant à chaque choc de l'humide ennemi.

Un puissant souffle du nord poussait les flots vers la rive, comme le ferait un aigle d'une volée de cygnes; le ciel était couvert, les rayons du soleil passaient obliquement à travers les nuages chassés par le vent, et de temps en temps illuminaient l'humide poussière qui s'envolait de leurs crêtes. J'inclinai ma tête au-devant de cette pluie, et j'aspirais à pleins poumons ce vent qui venait de ma patrie. Il me semblait entendre, dans ses sifflements harmonieux, la voix de ces êtres bien-aimés, de cette famille de mon cœur que je n'avais pas vue depuis si longtemps¹: tout y était, et les plaintes des cloches, et les voix des rossignols des bords du Volhof; il me semblait qu'il m'apportait le parfum de celle que j'aimais, la fraîcheur de la neige polaire, et jusqu'à l'indécise senteur des fleurs de ma brumeuse Russie. Il m'entourait des souvenirs de ma jeunesse, et mon cœur évoquait toutes ses illusions mortes, tous ses rêves évanouis, ombres dont les plus tristes avaient le sourire sur les lèvres, fantômes dont les plus gais avaient des larmes dans les yeux! Tous ces souvenirs arrivaient comme des fleurs. Était-ce vraiment vous, sentiments fougueux, songes brillants, parcelles étincelantes de mon être, divins éclairs d'un passé dont j'ai joui quelques instants et que j'ai perdus pour toujours? Est-ce vraiment vous? Je vous ai souhaités avec ardeur et attendus longtemps. Vous voilà donc enfin! Arrêtez-vous un instant près de moi, autour de moi; esprits qui sortez

¹ Condamné à mort en 1826, par commutation de peine, aux travaux forcés dans les mines de Sibérie, envoyé, en 1827, comme soldat au Caucase, il y avait, à l'époque où Marlinsky écrivait ces lignes, neuf ans qu'il était éloigné de sa famille.



de la nuit, ne vous hâtez pas d'y rentrer! Voyez, je vous ouvre les bras, insaisissable vision. Oh! ne me fuyez pas encore, oh! ne passez pas si vite, et laissez-moi le temps de vous dire adieu!

Tout a disparu; la tempête souffle, les vagues mugissent. Mais aussi, qu'est-ce donc que les souvenirs, sinon le vent poussant les flots de notre imagination? Heureux celui qui saisit au vol une parcelle de ces souvenirs, et qui arrache une plume à l'oiseau doré de ses premiers jours!

Cet oubli du présent était une fête pour mon cœur. C'était un doux sentiment se mêlant à d'amères pensées, comme pousse une pervenche ou une violette entre les rochers.

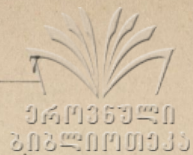
Quittant la mer Caspienne, je l'admirais pour la dernière fois; demain, je lui dirai mon dernier adieu.

Mer inhospitalière, déserte et triste, je te quitte pourtant à regret. Tu étais la fidèle compagne de mes pensées, l'intime confidente de mes sentiments. Tes ondes amères recevaient mes larmes, et quand j'étais las des hommes, et de moi surtout, je venais vers toi; le bruit de tes tempêtes pouvait seul assourdir l'orage de mon cœur. La voix de l'homme se taisait devant le majestueux langage de la Nature, qui, toujours le même, est cependant toujours différent, et dont le son, bien connu, est cependant resté toujours incompréhensible.

Mais non, je dis là un blasphème, pis que cela, une banalité. Quelquefois je comprenais la mer; mon âme plongeait dans une espèce de sommeil magnétique: tu me murmurais, ô mer, tes antiques traditions; mon regard allait chercher au fond de tes eaux tes plus mystérieux secrets. Je devinais les merveilles de tes abîmes. Je lisais couramment les hiéroglyphes que tes vagues traçaient sur le sable de ton rivage ou gravaient sur le flanc de tes rochers.

Flatteuse mais vaine pensée, fille de mon orgueil. Non, je quitterai tes bords sans avoir plus que les autres résolu ton énigme, redoutable Caspienne. Ton sein, à celui qui l'ouvre, ne sert pas de livre, mais de tombe. Ainsi que le ciel tu restes fermée à la science; ainsi que lui tu n'es accessible qu'à la pensée, qui nous trahit parfois, qui nous trompe presque toujours. Et encore l'homme a-t-il pu percer l'atmosphère terrestre, et à travers elle, l'œil armé du télescope, explorer la voie lactée, et monter jusque dans l'anneau étincelant de l'énorme Saturne. Mais quel œil, ô mer! a pu plonger dans tes abîmes? Qui a pu soulever ton voile humide? Pauvre homme, misérable et infime créature, tu es condamné à ramasser des coquilles aux bords de ses flots, et à te dessécher l'esprit pour deviner où se cachent les atomes de l'ambre et le germe des perles! Sphinx éternel et sans limite, ô mer! tu l'engloutis aussitôt qu'il se risque sur ton dos, et Dieu seul sait si même en passant le seuil de l'éternité, il reçoit de la mort le mot de ton énigme.

Mais qu'importe, partout et toujours j'ai aimé la mer. J'aime son immobilité, quand sa surface unie comme un miroir reste silencieuse et tranquille, et que les cieux étoilés se reflètent dans ses ondes; j'aime le mouvement de sa respiration, la lutte de la vie dans son sein bleuâtre, qui ravive et épure tout; j'aime les brouillards qu'elle envoie à la terre altérée avec l'aide des cieux, où ils perdent leur amertume; mais encore plus passionnément j'aime ses agitations et ses orages; je les aime quand le soleil perce ses nuages noirs, et couvre d'une cascade de feu les vagues qui courent sur la steppe humide, tandis que d'autres, comme fatiguées du combat, se rassemblent, s'enflamment, rugissent de colère ou d'épouvante et plongent dans tes profondeurs pour y éteindre leur chevelure enflammée. D'autres encore tentent de dépasser à la course les dauphins, qui à la difformité du morse unissent la vitesse



de l'hirondelle. Il y en a qui jettent des gerbes étincelantes aux flancs du navire qui méprise la terre qu'il a quittée, l'eau qu'il sillonne et l'air qu'il fend; téméraire Titan qui s'élance courageusement au combat, qui coupe, disperse, brise les flots. De sorte que l'on dirait que les vagues qui s'élancent menaçantes contre lui, retombent avec un sourire et se dispersent comme de la poussière sous les pas de leur vainqueur. J'aime aussi l'orage la nuit, quand la lune montre au milieu des nuages son crâne pâle comme celui de la mort planant sur le monde, et que, passant silencieusement à travers les cieux, elle traîne à la surface de la mer son pâle linceul; les vagues alors s'élèvent comme les spectres des héros d'Ossian dans leurs armures noires, avec leurs cheveux blancs et l'étincelante rosée qui étincelle à leur front comme une couronne de diamants. Elles s'élancent au combat avec acharnement, se poursuivent, se rejoignent, fondent les unes sur les autres, lancent des étincelles, et disparaissent écrasées par des légions d'autres vagues qui les ont rejointes à leur tour. Au milieu d'elles s'élèvent tout à coup les trombes, ces géants de la mort coiffés de nuages, qui trépignent avec fureur, couvrant la mer d'une blanche écume. Un pas encore, le géant écrasera le navire. Mais un éclat part de ses flancs, le bruit du tonnerre éclate, et le géant liquide, coupé en deux par le boulet, s'affaisse sur lui-même, et semble rentrer dans l'abîme d'où il est sorti.

J'aime encore à voir la colère impuissante de la mer contre les rochers du bord, qui l'empêchent d'envahir son rivage; elle monte contre eux sifflante comme un serpent et retombe en léchant comme un chien la base du rocher; mais bientôt elle se relève plus furieuse, s'élance sur lui, et le mord en hurlant et en rugissant comme un tigre. Puis, comme un homme rusé, elle tâche de miner ce qu'elle ne peut abattre; elle le ronge, le scie; elle ravive les plaies faites par le temps, et comme un infatigable bélier, le frappe sans cesse de sa tête humide; elle voudrait, comme aux jours antédiluviens, inonder encore la terre, qui, depuis qu'elle a surgi de son sein, a été si souvent recouverte par elle. Arrière, Saturne! tu ne dévoreras pas ton propre enfant; tu ne lui as donné que le corps, Dieu lui a donné l'âme, c'est-à-dire l'homme, c'est-à-dire l'intelligence. Peut-elle donc, après cela, redevenir ta proie?

Oui, j'ai vu beaucoup de mers; je les ai aimées toutes. Maïstoi, sauvage Caspienne, je t'aimerai plus que toutes les autres; tu fus ma seule amie dans le malheur; tu défendis mon corps du trépas, mon âme de la corruption: comme un débris de vaisseau, comme une épave perdue, je fus jeté sur la plage déserte de la nature, et seul, abandonné, je sentis que je ne devais plus compter sur la moisson des champs ou sur le butin de la forêt. Je ne te fouillais pas, ô mer, pour avoir tes coraux et tes perles; je ne cherchais en toi ni les richesses, ni l'assouvissement d'un caprice; non, je te demandais des conseils pour apprendre la vie, pour apaiser mon cœur, pour calmer mes passions. Je souhaitais de me rapprocher des éléments, non pour les soumettre, mais il me paraissait à la fois doux et grand de marier le cœur, qui est le fils de la terre, avec la pensée, qui est la fille des cieux. Sur ton rivage, l'homme ne me masquait pas la Création, la foule ne m'empêchait pas de m'unir à l'Univers; il apparaissait clairement à mon âme; je m'égarais à loisir dans son cercle immense; les limites entre lui et moi disparaissaient; l'oubli de moi-même réunissait dans une seule jouissance intime et douce la vie particulière et universelle, et la goutte du temps se noyait dans l'océan de l'éternité.

Mais outre cela, je me sentais attiré vers toi par l'analogie de nos destinées; tes eaux sont plus amères et plus tourmentées que celles des autres océans. Abandonnée, enfermée



dans la prison de tes rives sauvages, tu soupiras de ne pouvoir réunir tes flots à d'autres flots; tu ne connais ni le flux ni le reflux, et dans tes plus violents accès de rage, tu ne peux pousser tes brisants ni lancer ton écume au-delà des limites tracées depuis des siècles. Dieu seul sait ce que tu fais de tant de grands fleuves que tu reçois dans ton sein, payant un si faible tribut à l'air qui ne pénétra jamais dans tes volcans souterrains, qui lancent les uns du feu et les autres de la boue. Qui nous dira combien de peuples, dont les noms sont oubliés, ont longé tes rivages ou sillonné tes flots; combien de victimes inconnues ont été englouties dans tes gouffres? Tu ne gardes de trace ni des uns ni des autres; seulement, de temps en temps un débris jeté sur tes rivages montre combien de trésors sont ensevelis dans tes profondeurs.

Ce ne sont point les années qui rident ton front, ô mer: Ce sont les orages des passions célestes; tu deviens alors terrible, troublée et mugissante; mais quelquefois aussi tu es transparente et tranquille: tu permets aux rayons du soleil et aux regards de l'homme de se baigner dans ton sein et l'endors sur tes rives avec le froissement de tes coquillages, comme un enfant à qui sa mère murmure les chansons du berceau.

Oui, sombre mer! j'ai beaucoup de passions qui ressemblent aux tiennes; et toi aussi tu as des similitudes avec moi, mais tu n'as ni ton libre arbitre ni la connaissance des choses. Tu ne peux pas être autrement que tu n'es; mais moi j'aurais pu être autre que je ne suis. Je dirai avec Byron: „Les ronces que j'ai cueillies ont été soignées de mes propres mains. Elles me blessent et mon sang coule; mais c'était à moi de savoir quels fruits portait une pareille semence“.

La couronne d'étoile est rayonnante et majestueuse; celle de laurier est glorieuse; celle de chêne est honorable; celle de fleurs est enivrante, mais moi seul sait ce qu'est la couronne de ronces!

Adieu donc, mer Caspienne! encore une fois adieu! J'avais souvent souhaité te voir, et je t'ai vue malgré moi. Je te quitte à regret, et ne voudrais cependant plus te revoir, à moins que tu n'étendes tes flots comme une large route jusque dans ma patrie!

J'ai admiré pour la dernière fois le terrible et imposant tableau de ta colère. Tes vagues roulaient vers le rivage en larges couches soulevant leurs têtes, se courbaient et se brisaient en tourbillonnant contre les murs, les tours du rivage et sautant par-dessus, envahissant le sable de la plage; tes atomes liquides, enlevés par le vent, formaient un nuage de brume étincelante qui s'élevait au-dessus de la mer; et qui, pareille au caméléon, changeait continuellement de couleur, passant du vert au bleu, et devenait sombre après avoir brillé.

Quand enfin j'eus la force de te quitter, ô mer, il me parut que ton murmure et celui du vent s'étaient réunis pour m'exprimer leurs plaintes; que tes flots même, comme de jeunes frères, me priaient de les prendre avec moi sur ma selle, et mon cheval, satisfait de sentir que je lui rendais la liberté, me porta d'un seul bond hors de l'eau.

Quand je rentrai dans la ville d'Alexandre et de Chosroës, mes joues étaient humides, mais leur humidité, ô mer, ne venait pas de toi“.

Marlinsky

Traduction d'Alexandre Dumas (1858)

C h o u c h a

Choucha est assise à 1.050 mètres d'altitude sur une terrasse de mélaphyre dominant une vallée, et est abritée par des montagnes au pied desquelles coulent deux petits ruis-



Arméniens et Arméniennes de Choucha

connus dans toute la Transcaucasie pour leur fanatisme. Les fêtes en l'honneur d'Hussein et d'Ali y sont célébrées avec une grande solennité.

Choucha est renommée pour son orfèvrerie, sa bijouterie niellée et en filigrane, et surtout pour ses tapis de haute laine. A quelques verstes de la ville sont installées plusieurs filatures. Les soies, laines, cotons, céréales, huiles de colza, de sésame y sont l'objet d'importantes transactions commerciales. Quant aux mines de cuivre des montagnes avoisinantes, elles ne donnent qu'un faible produit.

seaux. Les côtés vulnérables de la ville sont protégés par des murailles percées de trois portes: l'une vers Elisabethpol, l'autre vers Chémakha, la troisième vers Keuriss et Nakitchévan. A la fin du XVI^{ème} siècle, elle devint capitale du khanat de Karabagh et fut assiégée par les Persans et les Turcs. Les Russes l'occupèrent dès 1805 et définitivement en 1823. Le quartier musulman, dit „gourbar“, est tout à fait séparé du quartier arménien. Toutes les habitations en pierre blanche, à balcons découpés et à fenêtres ornées de grilles en fer forgé, sont bien bâties et d'une bonne architecture. Le climat y est rude; l'hiver dure six mois; la neige atteint un mètre; les rues très en pente sont mal pavées. L'eau potable, assez rare, est fournie par trois fontaines et des puits.

L'ancien et le nouveau palais des Khans sont peu curieux à visiter. Les Musulmans de Choucha sont

J. M.

Types du Caucase



Inguiliens



Inguiliennes



Mouchas (portefaix)



Mingrélien



Aniers de Tiflis

La nécropole de Djoulfa

Djoulfa, poste frontière au confluent de l'Araxe et de l'Alindja-tchaï, remonte aux temps fabuleux de l'Arménie; elle est mentionnée parmi les cités que Tigrane 1^{er} assigna pour patri-
moine à la famille d'Astyage. Devenue populeuse, prospère et commerçante grâce à sa position



Pierres tumulaires de Djoulfa

près du gué de l'Araxe, elle fut détruite au XVI^{ème} siècle par Schah-Abbas, et ses 40.000 habitants emmenés en captivité. Le sol aujourd'hui est couvert de décombres sur une étendue de plusieurs verstes. Le vaste cimetière avec ses tombes et ses stèles est fort curieux à visiter. Ces monuments sont de deux espèces: les uns consistent en une pierre longue de sept à neuf pieds, plantée debout à la tête d'un bloc long et carré, qui représente le tombeau. Sur cette longue pierre se voient, dans un cadre orné d'arabesques superbement travaillées, des croix de différentes grandeurs, chargées d'ornements; le haut de la pierre est orné quelquefois de bas-reliefs représentant des scènes de la Bible, ou un Saint Georges, ou un sphinx persan, à double corps, avec une tête d'homme au milieu. Chaque pierre a son inscription en arménien, avec la

date. L'autre espèce de monuments, moins nombreuse, consiste en béliers couverts d'inscriptions et de quelques reliefs. Le plus connu est le tombeau de Manouk-Nazar (1578 de J.-C.)

Le village actuel de Djoulfa est bâti au pied d'un immense escarpement de grés rouge, couronné des ruines d'une forteresse. Près de là s'élève le mont Tarou-dagh dont les pierres meulières sont exploitées.

D'après Chantre

L'art religieux au Caucase



Image de la Vierge de Chémokmédi (Gourie)

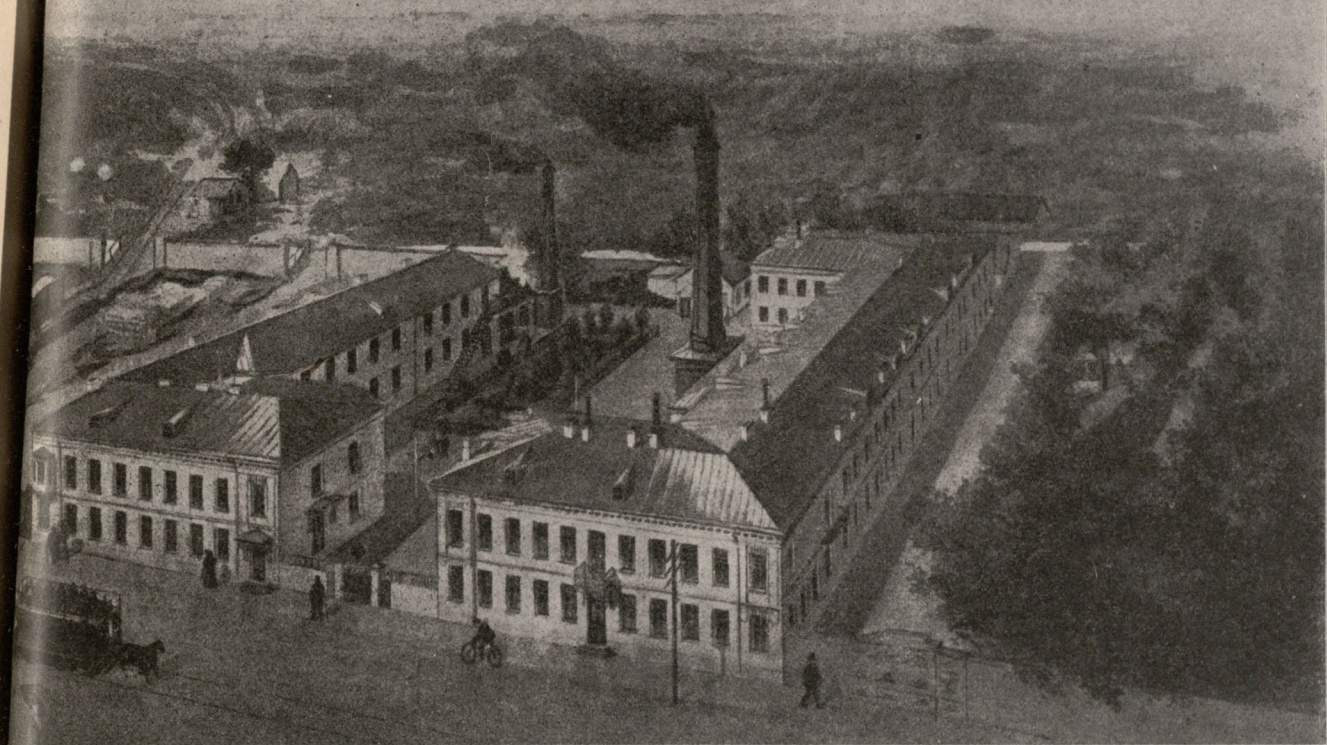


Trésor du monastère de Ghélath

ФАБРИКА ПИЩЕВЫХЪ КОНСЕРВОВЪ ДЛЯ ВОЙСКЪ
ОСНОВАНА ВЪ 1862 ГОДУ.

ФАЗИБЕРЪ

С. ПЕТЕРБУРГЪ



FABRIQUE DE CONSERVES ALIMENTAIRES

SPÉCIALEMENT POUR L'ARMÉE

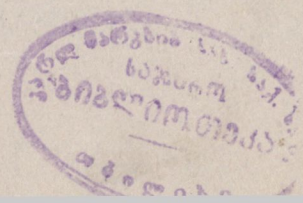
F. AZIBERT

42 Ancienne perspective de Péterhoff

St. PÉTERSBOURG

Депо въ главномъ магазинѣ офицерскаго экономическаго общества

Литейный просп., С.-Петербургъ



201

БІЛІСЬКО
802-000033

ПОСТАВЩИКЪ ДВОРА

ЕГО ИМПЕРАТОРСКАГО ВЕЛИЧЕСТВА

ЖУДОЖЕСТВЕННАЯ

ПОЗОЛОНАЯ, СТОЛОНАЯ И РЪЗНАЯ МАСТЕРСКАЯ

И ЖЕ СЕБЪ

ЗОЛОЧЕНІЕ КУПОЛОВЪ
И ЦЕРКОВНЫХЪ ПРЯЖ

КІОТЫ
И АНАЛОИ,
ПЛАШАНИЦЫ И ПРОЧ.

ИСПОЛНЕНІЕ ИКОНОСТАСОВЪ
ВОЗРОБНОВЕНІЕ

ВНУТРЕННЯЯ ОБСТАНОВКА
ЦЕРКВЕЙ

МАСТЕРСКАЯ ВЪ С.-ПЕТЕРБУРГѢ
ГОРОХОВАЯ УЛ. № 45

Ант. И. Брауна

